

charité et qu'il ne vous reste plus rien à faire ?

C'est un moyen bien égoïste, il me semble, de se décharger sur le compte des autres du soin de donner.

La charité la plus belle, c'est encore d'aller soi-même à ceux qui souffrent, de les rechercher, de les soulager de ses propres mains.

Quand on ne voit la misère que de très loin, non-seulement, on ne la comprend pas, mais le cœur s'émeuse, l'égoïsme naturel qui fait le fond de notre être reprend vite le dessus.

Mères, menez vous-mêmes vos enfants chez le pauvre, laissez-les soulager de leurs propres mains cette misère qui crie et qui saigne ; enseignez à vos filles les paroles qui consolent, qui relèvent, qui apaisent ; faites-leur voir de près ces abîmes de souffrance que l'aisance, la médiocrité même ne soupçonnent pas. Qu'elles comprennent que quelque blessure que leur donne le mal de vivre, elles ne doivent pas s'attendrir sur elles-mêmes, car, elles en rencontreront d'autrement affligeantes...

Est-ce que chaque famille ne devrait pas avoir des pauvres particuliers à visiter, à soulager. Ah ! ne fuyons pas le spectacle de la douleur, rien de plus salubre que cette vue, et à son contact, bien des rancœurs disparaissent, bien des duretés s'amollissent...

Quelle famille, si modeste de fortune soit-elle, qui n'aurait pas à porter à des miséreux, le bol de bouillon resté du dîner, le morceau de pain qu'on n'a pas mangé ? Et puis, toute la charité se borne-t-elle aux dons tangibles ? Ne songez-vous pas encore à l'offrande de cette sympathie reconfortante que l'affligé devinera chez vous, et dont il bénira l'expression dans le plus léger témoignage dont vous voudrez le favoriser.

Je prise fort cette charité qui consiste à aller lire quelque livre reconfortant au chevet des malades ou de ceux que les infirmités retiennent au logis. A ces déshérités des joies terrestres, il doit être bon de faire oublier pendant quelques heures, le boulet et la chaîne, et de faire pla-

ner l'esprit au-dessus des tristes réalités.

Donc, ne croyons plus que les communautés religieuses seules aient la mission de soulager et d'approcher ces pauvres.

D'ailleurs, les besoins se multipliant sans cesse, tout le dévouement des saintes religieuses ne suffira bientôt plus au trop grand nombre de nécessiteux.

Que les laïques paient de leur personne et qu'ils ne se désintéressent plus du soin de présenter eux-mêmes, le verre d'eau qui ne doit pas rester sans récompense.



Une autre manifestation de la charité est celle qui veut que l'on donne à ceux des siens qui en ont le plus besoin.

Il y en a plus qu'on ne pense qui manquent de remplir ce devoir.

Je ne parle pas, ici, de ceux qui, par une singulière bienfaisance, aiment mieux soulager les étrangers que leurs parents, car, devant la sotte vanité et la sécheresse du cœur, il n'y a rien à faire. Mais, je fais allusion à ceux qui croient de la meilleure foi du monde qu'en laissant, sans réserve, tous leurs biens à l'Eglise et aux maisons religieuses, ils ont véritablement exercé la charité dans tout son esprit.

A quoi a-t-il servi à Dieu, alors de fonder la famille et d'établir entre tous ses membres les liens de la parenté, si l'on ne devait ni s'en soucier, ni en tenir compte ?

Je connais des cas, où des fortunes entières ont été léguées à des hospices, à des asiles quelconque, tandis que des frères, des sœurs de ces généreux donateurs, embarrassés de lourdes familles, demeureraient dans le dénuement le plus vif et la pauvreté la plus amère.

Est-ce là, je vous le demande, la charité bien entendue ? et Dieu sanctionne-t-il ces dons qu'on lui offre au détriment de la famille qu'il a instituée et des liens qu'il a lui-même noués ?

Écoutons, ce que dit, à peu près textuellement, Augustin, le savant et saint évêque d'Hippone: "Si quel-

qu'un venait me trouver, offrant de donner tous ses biens à l'Eglise, au détriment de sa famille, je lui répondrais: Augustin n'est pas votre homme ; adressez-vous ailleurs."

Une autre manifestation de la charité, peut-être, parfois, négligée, chez nous, c'est celle qui permet d'aider, d'encourager, de récompenser le travail d'un prochain placé en de moins avantageuses circonstances que nous.

La charité n'est pas toute dans l'humiliante aumône. Les anges doivent avoir des sourires à ces ingénieuses façons de donner à qui ne tend pas même la main.

Quand vous avez favorisé ou rémunéré le travail d'une de ces innombrables phalanges de lutteurs pour la vie, ne croyez-vous pas que vous avez accompli là, une très belle et très excellente action.

Il est étonnant de constater que beaucoup de personnes, animées pourtant des meilleures intentions, songent peu à cette manière de faire la charité.

Une multitude de faits de ce genre sont venus à ma connaissance. Citons celui-ci, entr'autres :

Une jeune fille, chargée de la vente d'un livre, retirait du produit de la recette un pourcentage qui l'aidait à vivre. Elle alla chez une vieille dame, riche, qu'on disait donner libéralement à toutes les institutions de charité de la ville. Sûre d'avance de ne pas être refusée, elle escomptait déjà le léger profit que la vente d'un ou plusieurs de ces volumes pourrait lui donner.

La dame reçut très bien la jeune vendeuse, mais n'acheta pas le livre, donnant pour raison que tout moral qu'il était, ce genre de lecture n'était plus de son âge. Et pour adoucir son refus, sans doute, la dame ne voulut pas laisser partir la visiteuse sans la conduire visiter son oratoire.

Pas une seule fois, il ne vint à l'idée de la riche dame, que, la prière la plus agréable à présenter au Dieu de son autel, aurait été l'aide qu'elle eût donné à cette femme cherchant à gagner honnêtement sa vie, et qu'il ne fallait pas l'exposer à trouver, en